

**La perte de la joie et la disparition d'un réel d'appauvrissement dans la constellation des chambres-monde : suppositions à propos du *Poème de la chapelle Rothko* de John Taggart – traduit de l'américain par Pierre Alferi et Emmanuel Hocquard – Un Bureau sur l'Atlantique/Royaumont, 1990**

Dès l'entrée des hôtes dans la chapelle, se découvrent par la couleur : les passages – le rouge devenant la lave du poème – enserrés dans une densité de domaine ; une densité si complexe qu'elle déborde sa capacité de complétude et va au devant du très simple et très pauvre regard.

\*

Ici, se dresse l'édifice :

Ce regard – naïf tout d'abord, encore soumis à la curiosité –, aimanté, est immédiatement pris de vertige. Décortiquant les murs, l'œil soupèse les fonctions vitales de ce lieu et irrémédiablement va dans le sens de la chute, de l'évanouissement. L'édifice récurrent s'est emparé du sens, répète les invocations ; l'œil entremêle les formules, grave dans la simplicité de l'écho une chaîne stupéfiante d'enfermement sur soi – la densité se compose elle-même comme une vérité depuis la base jusqu'au sommet, les mots, les phrases devenus vulgaires tronçons sans réelle demeure, soumis à l'humeur de la forme – la chambre devient le lieu de création de la phrase, la chapelle sa propre syntaxe ; la chambre renvoie l'écho, forme le sens du poème, la chapelle dresse un monument de faiblesse ; la chambre tourne autour d'elle-même, tourne autour de la phrase ; la chapelle écoute s'échapper un à un les verbes pillés, étranglés par la recherche du sens ; les phrases sans cesse coupées, les morceaux ajustés, les phrases comme des membres interchangeables de cette construction de l'esprit, les morceaux jetés comme des mauvais restes et, petit à petit, rapiécés, remodelés, gravissant une à une les marches de l'édifice, s'approchant du sanctuaire syntaxique, de l'interdit de la demeure – une entité se crée, une entité pourtant déjà enterrée dans la forme, et s'élevant malgré tout à travers, peut-être, alors, ce jaillissement : le sens projeté dans l'écho du sens.

Mais déjà il faut avancer, empruntant le passage qui mène aux chambres, l(es) hôte(s) quitte(nt) le monde, il(s) quitte(nt) jeunesse et naïveté ; les hôtes, dès l'entrée, projetés en ce mouvement : une opposition entre couleur et sensation transparait (qui persistera jusqu'à la fin du poème) : le rouge et le froid. La lave du poème emprunte le passage et progresse – entourée par cette densité de

matière, ces couleurs violentes, noirs et rouges agressifs, sanguins, donnant pleinement vie à l'édifice : corps et afflux sanguin = rouge et matière dense, noire, nébuleuse, qui aspire celui qui regarde = l'âme, l'esprit – étrangement, vers un territoire de chambres *pleines de froide lumière rouge*.

Ainsi, brutalement, la disparition surgit dès la deuxième page du poème – dès la construction de l'écho – :

*nous sommes les hôtes les hôtes accueillis au mariage (...)*  
*la mariée le marié prennent nos mains dans leurs mains.*

*nous étions les hôtes les hôtes du mariage (...)*  
*la mariée le marié prirent nos mains dans les leurs.*

Par un déplacement de la conjugaison s'est glissé cet ineffable, ce facteur d'absence qui a porté le narrateur dans une strate temporelle annexe, hors du monde ; il est passé à côté de la vie courante, mis en état de stase ; il est en train de découvrir qu'il est ici question de distance. D'une distance qui s'installe, d'un brouillard, d'une bruine qui vient limiter les champs du possible ; l'action se restreint autour du personnage – du groupe de personnages, de l'entité en perdition : des hôtes que l'on devine envoyés au précipice par un malin génie ; les hôtes, partout dirigés, sauf vers le mariage, sauf vers la joie. Attirés, malgré eux, dans le passage, vers la/les chambre(s), par des mains complices, des mains de mariés, des mains amies qui représenteraient le monde, qui existeraient dans le réel ; ces événements mettent tous en abîme la même évidence : quelque chose a glissé hors du monde et se produit dans un ailleurs désormais dépourvu du nom.

Les espoirs sont laissés à la porte, la chapelle, ses chambres – violence des formes et des couleurs – fournissent la matière nécessaire à un retrait de l'humanité et du commerce des hommes ; leur frivolité apparaît à la grande nuit, la nuit sanglante, rouge et noire, la nuit réelle du recommencement des doutes ; le vertige s'impose, magistrale élévation dans la perte du sens, réel, figuré ; c'est entrer là où l'on ne s'est pas encore perdu et où l'on se perdra toujours. C'est aller du côté du mystique et exister ainsi d'une manière de pénombre. Il ne faut pas se figer, ici. Il faut se déplacer, l'action doit se faire malgré elle. Passer hors la lumière rouge, traverser la plainte dans l'infinie résignation. S'affirmer dans la non-existence et s'avouer vaincu par le surgissement du sauvage : la rupture avec le monde social est désormais consommée.

L'heure de passer à l'action va de pair avec le passage vers les chambres noires. De ces chambres noires viennent les cris. Le cri est la cause du passage et transporte loin du mariage. *Pensez-vous que leurs mains seraient moins noires pour nous* : perte des illusions, retour au noir, au froid, à la mort – les mariés avaient les mains noires, le bon accueil n'en était pas un – la main tendue, noire, est la main du réel au-delà du principe de réalité ; le cri, lui, entendu, provenant de la chambre noire, est celui d'un enfant à qui l'on donne une image pleine de sang : ce seul enfant est le poète : c'est l'enfant de la douleur. L'on vient à soi – au poète – par le retour à la mort, par ce centre de dépérissement qu'est la naissance du soi, la naissance du texte. Par le poème, on retrouve le sauvage ; l'enfant, celui qui crie dans le noir de sa personne à venir – le cri de vérité est projeté en lui-même par son propre écho – son retentissement dans le réel – il se regarde devenir mémoire et image, il ouvre le passage vers la vie et vers la mort, vers la résignation – ; l'opposition chaud et froid se manifeste de nouveau : *bouillonnant frissonnant*, elle scinde vie et mort et place le(s) personnage(s) dans cet entre-deux insupportable.

La dérive conduit à la résignation, au retrait du monde, à l'absence de soi – d'un autre – sur une mer qui frissonne. Absence jusque dans l'image, ainsi justifiée – disparition du/des personnage(s) sur les photographies de mariage – par le gouffre, par le sang. Se forge, autour de cette absence, une vérité qui la corrobore, donc : absence de soi, la déconnexion d'avec le double a lieu dans les circonstances les plus violentes.

Puis vient la transparence. Où l'on se sent seul. C'est le second passage. À nouveau, dépasser la lumière pourpre, loin du bon accueil, loin du monde ; accepter d'entrer dans cette transparente résignation, accepter de se perdre sans être regardé. La dérive dans la chambre pleine de sang, là où il faut effectuer le second passage et le point final – pire des monstruosité : le recommencement ; car : *il n'y a pas de dernière fois / à l'intérieur des chambres noires*. Condamnation au retour à soi, au retour au monde ; condamnation à saisir de nouveau des mains trompeuses, qui ne sont autres que les mains du mort ; la projection dans la chambre noire pleine de sang, la chambre où l'on retournera toujours.

Mais d'abord, repasser par le réel, sortir de la chambre et regarder au dehors : les touristes qui s'en vont, l'agitation des lycéennes ; ici, la vision désincarnée de la chute : le terrain où pousse la fleur vire au rouge dense ; c'est-à-dire, garder de l'expérience de la chambre une impression dans le retour, des indices de la désolation passée et à venir – des rappels à la chambre – semés ci et là dans tout ce qui a lieu ; les lycéennes – la fleur qui pousse – gloussent, alors qu'elles se trouvent sur un tapis de mort, de leur mort future – de leur mort passée – elles foulent le recommencement de la connaissance du non-être, du

vide d'avant naissance qui désensibilise la peur du mourir futur. La chambre noire serait la chambre de l'enfant à venir : le ventre, celui de la mère, celui de la terre. Son seul cri : son recommencement – le passage vers la vie, le même que celui vers la mort – *sous le ciel bleu qui pèle je vois le ciel rouge* : à jamais, l'opposition chaud/froid, la marque rouge qui infecte le paysage et les actions de chacun – le filtre de vérité appliqué aux événements, *rouge dense* et révèle la vraie nature des choses, une nature plus vivante – densité de rouge – mais aussi moins sereine, où, en filigrane ne cesse de se dessiner l'enfant de la douleur dont le seul cri ouvre le passage vers la mort et la survivance au travers d'un voyage épouvantable prenant racine dans un aplat de peinture *rouge plus dense que rouge après noir*.

\*

La lave du poème effaçant le passage des hôtes dans la chapelle, leur immatérielle simplicité absorbée par les murs, s'étire sur la mémoire ; après passage du noir, la densité s'intensifie à tel point de noirceur qu'il faudrait pouvoir oublier. *Rouge plus dense que rouge après noir* – mais renaître après le passage est comme tomber toujours depuis le même lieu, dans la même chambre : c'est revenir au point du sauvage et perpétrer le cri : celui du poète – revenir dans le livre, dans la chapelle : le noir – ressortir du livre plus dense, plus rouge – les mains, les doigts soudés aux pages, regard perdu dans les meurtrières syntaxiques – la transparence berce l'espoir d'un renouveau – le cri, appuyé sur un tourbillon de cendre qui aveugle et brûle, rend à l'indicible une partie de la vie passée ; retour au monde sans le monde, le monde sans soi, sous un autre niveau de lecture des sensations – après le noir, le rouge plus dense, plus dense encore – les ombres ont maintenant des racines, l'opacité fait apparaître une certaine mesure de vérité, le rouge supprime les contours enjôleurs, les mains tendues, les danses et les joies pour n'en garder que l'essence, la plus pure densité, être appelé de nouveau et ressortir toujours plus démuné, avec la grandeur de celui qui lit dans les marges, de celui qui sait qu'il n'y a pas de véritable fin où tout est recommencement dans cette matière furieuse, rouge, plus dense, dans le noir où l'on perd à chaque passage une image, une sensation, une illusion, un souvenir.

**Julien Marchand**